

PROLOGUE

Jennifer

Le 25 août 1975

165° O, 30° N

Depuis cinq semaines maintenant, les équipes A et B font collectivement le pied de grue au milieu de nulle part. Et elles ne sont pas seules. Il y a l'équipage du bateau, du capitaine jusqu'au dernier des gâte-sauces, et les barbouzes de la CIA. Mais au moins, ces types-là ont de quoi s'occuper. L'équipage, lui, est là pour faire marcher le bateau : un énorme monstre sans nom, un bathyscaphe de 66 000 tonnes destiné à l'exploration des grands fonds, avec quatre cents millions de dollars et sept années de travaux derrière lui. Les hommes de la CIA ont l'œil sur le chalutier russe qui rôde à l'horizon. Et quant aux prospecteurs texans, ces deux derniers jours, ils ont travaillé sans relâche sur la plate-forme stabilisée, boulonnant bout à bout des tuyaux d'acier de vingt mètres à l'extrémité du train de sonde qu'ils enfoncent dans les profondeurs du Pacifique. Mais ça fait des semaines que les équipes A et B sont là à poireauter, sans rien à faire si ce n'est graisser et entretenir la monstrueuse mécanique qui flotte dans le caisson au cœur du bateau, avant de recommencer à se tourner les pouces nerveusement pendant quatre-vingts heures d'affilée tandis que la foreuse plonge le bras d'acier dans les écrasantes ténèbres.

Et maintenant que Clementine est presque à leur portée, voilà qu'une tempête s'annonce.

– Putain de météo, gémit Milgram.

– Ce langage ! (Duke est un pisse-froid.) Jusqu'où ça peut se dégrader ?

Milgram brandit sa feuille, le dernier graphique issu du bureau météo sur le pont C où Stan et Gilmer planchent sur leurs affichages radar et le télex de San Diego.

– Force neuf prévue dans les quarante-huit heures, probabilité soixante pour cent et plus. On ne peut pas courir le risque, Duke. Au-delà de force six, les hélices ne vont pas pouvoir nous maintenir la stabilité. On va perdre la sonde.

Le gosse, Steve, vient les coller.

– Quelqu'un a prévenu la Centrale ?

Les types de Langley traînent dans une caravane équipée d'une porte blindée du genre chambre forte sur le pont E. Tout le monde appelle ça la Centrale.

– Naaan, fait Duke, l'air pas très préoccupé. *Primo*, il ne s'est rien passé pour le moment. *Deuzio*, on est seulement à quarante brasses du niveau zéro. (Il claque les doigts pour alerter les curieux dont les yeux ont quitté les écrans.) Au boulot, les gars ! On a du pain sur la planche !

Clementine – la gigantesque pince submersible à l'extrémité du train de tiges – pèse environ trois mille tonnes et mesure plus de soixante mètres de long. C'est un derrick d'acier monumental, peint en gris pour résister aux effets corrosifs de kilomètres d'eau salée. De loin, elle évoque un homard squelettique à cause des cinq pattes d'acier qui lui sortent des flancs. À moins que ce ne soit un piège à homards géant pour humains, plongé dans l'immobilité glacée du refuge des noyés pour racler tout ce qu'il peut dans les profondeurs abyssales.

Duke dirige les services techniques depuis son trône au milieu de la pièce. Un mur est couvert d'instruments,

l'autre est une longue rangée de fenêtres qui dominent le caisson au cœur du bateau. Une porte à côté de la cloison de fenêtres donne accès à une passerelle en mailles d'acier située à quinze mètres au-dessus du caisson.

Ici, au bureau, le bruit des stabilisateurs hydrauliques n'est pas totalement assourdissant. Ils produisent une plainte aiguë et une vibration qu'ils sentent à travers les semelles de leurs bottes, mais l'élanement qui vous secoue le crâne est amorti à un niveau supportable. La tour de forage au-dessus de leurs têtes plonge l'enfilade interminable de tuyaux au milieu du caisson à la vitesse régulière de deux mètres à la minute, jour après jour. Steve essaie de ne pas regarder par le hublot en direction des tuyaux parce que l'effet est hypnotique. Cela fait des heures maintenant qu'ils glissent sans heurts dans les profondeurs, abaissant la pince vers le fond de l'océan.

Le bateau est beaucoup plus grand que la pince qui se balance en dessous à l'extrémité des cinq kilomètres de tuyaux d'acier, mais il est à sa merci. Cinq kilomètres de tubes d'acier qui constituent un prodigieux pendule, et tandis que la benne s'enfonce lentement dans les courants des profondeurs, le navire doit manoeuvrer frénétiquement pour rester au-dessus d'une houle de deux mètres. Des coupoles exotiques au-dessus de la passerelle de commandement avalent les informations provenant des satellites TRANSIT de positionnement de la Marine pour les répercuter sur le système d'observation automatique qui contrôle les propulseurs à l'avant et à l'arrière du bâtiment, et les compensateurs de houle cylindriques sur lesquels est posé le derrick. Tel un cygne, il paraît paisible à la surface mais sous la ligne de flottaison, c'est une vraie ruche. Tout – la totalité des quatre cents millions de dollars d'investissement, dix ans d'opérations clandestines de la Compagnie – tout dépend de ce qui va arriver dans les prochaines heures. Quand ils vont toucher le fond.

Steve retourne à son écran de télévision. C'est un autre miracle de la technologie. La barge a des caméras et des projecteurs partout, des tubes à vide conçus pour fonctionner dans les profondeurs abyssales. Mais sa caméra tombe dans les pommes, et la neige envahit l'écran par vagues successives : la pression, des tonnes au centimètre carré, est en train de ronger les câbles étanches qui véhiculent le courant et les messages.

– C'est la merde, geint-il. On va jamais arriver à le situer... si...

Sa phrase reste en suspens. Norm, le boute-en-train qui occupe le bureau d'à côté, bondit, le doigt pointé sur l'écran. Un cri de joie jaillit de l'autre côté de la pièce. Il scrute l'écran, paupières plissées, et entre les lignes de parasites, il distingue un contour rectiligne.

– Putain de...

Le système de sonorisation grésille au-dessus de leurs têtes.

– Attention équipage ! *K-129* sur les écrans deux et cinq, distance approximative quatre-vingts mètres, cap à deux deux cinq. Stoppez les machines, restez sur cette position.

Ça y est : ils ont trouvé ce qu'ils cherchaient...

L'atmosphère à la Centrale est tendue mais triomphale.

– Ça y est, annonce Cooper. (Il adresse un petit sourire narquois au Brit au visage en lame de couteau et costume fripé, qui grille une Camel sans filtre en infraction manifeste avec les consignes d'incendie à bord.) On le tient.

– Reste à voir, marmonne le Brit. (Il écrase sa cigarette.) Le retrouver, ça n'est que la moitié du boulot.

Piqué au vif, Murph le foudroie du regard.

– C'est quoi, votre problème ?

– Vous êtes en train de mettre le bordel à mille mètres là-dessous, en totale infraction avec l'article IV,

répond l'Anglais. Je suis là en tant qu'observateur neutre conformément à la section deux...

– Vous pouvez vous la foutre où je pense, votre neutralité. Vous l'avez juste mauvaise parce que des types comme vous n'ont pas assez de couilles pour faire valoir leur droit de renonciation...

Cooper se met entre eux avant que les choses se gâtent.

– On se calme. Murph, Si vous retourniez sur le pont pour voir si les cocos ne s'intéressent pas à nous ? Ils vont piger quand ils vont s'apercevoir qu'on a arrêté de descendre le tube. James... (Il s'interrompt et fait une légère grimace. Le pseudonyme de l'Anglais crève les yeux au point que pour quelqu'un de la Boîte, c'en est presque insultant. Pour la énième fois, Cooper se demande pourquoi ce type s'est choisi ce nom à la con.) Allons faire un tour dans le caisson pour voir ce qu'ils ont trouvé.

– Ça me va. (L'Angliche se lève et se déplie tel un phasme à l'intérieur de son costume gris bon marché. Il a un tic dans la joue, mais son regard reste figé.) Après vous.

Ils quittent le bureau et Cooper ferme la porte à clé derrière lui. Bien que le *Hughes GMDI* soit un bâtiment énorme – il est plus gros qu'un transport de troupes de marines, presque aussi vaste qu'un cuirassé de la classe Iowa – ses escaliers et ses coursives forment un dédale de boyaux gris exigus, ponctué par des tuyaux et des conduites marqués d'un code couleur et situés à la hauteur qu'il faut pour vous érafler le tibia ou vous cogner le crâne. Il ne roule pas avec la houle, mais tangue d'une façon curieuse, maintenu solidement en place par les pompes hélices SKS (une nouvelle technologie qui compte pour une bonne partie du coût du navire). En bas de six volées de marches, il y a un autre passage et une cloison ; puis Cooper voit l'écoutille rabattue qui donne accès au caisson au niveau de la

passerelle d'une quinzaine de mètres. Comme à chaque fois, il en a le souffle coupé. Le caisson mesure environ soixante-dix mètres de long, son eau noire placide entourée par les portiques et les grues nécessaires pour assurer les besoins de la barge. Les gigantesques bras d'arrimage sont largement déployés sous la ligne de flottaison à chaque extrémité du bassin. Le train de sonde transperce le cœur de la chambre telle une lance d'acier noir qui le cloue au fond de l'océan. La foreuse automatique et le système de fonctionnement du tube de forage deviennent brusquement silencieux, le claquement et le rugissement assourdissants du système de forage cessant maintenant que la pince a atteint sa cible. Bientôt, si tout va bien, le derrick au-dessus d'eux va commencer à remonter la sonde et déboulonner laborieusement les centaines de segments de tuyau pour les entasser sur le pont du bateau, jusqu'à ce qu'enfin Clementine – également appelée *Mining Barge HMB-1* – gargouille à la surface du caisson dans un jaillissement d'eau froide, étreignant son trésor sous elle. Mais, pour le moment, le caisson est un havre paisible, dont la surface n'est troublée que par quelques ondulations peu profondes.

Le centre opérationnel est une vraie ruche qui contraste avec la scène sous les fenêtres, et personne ne remarque Cooper et la barbouze anglaise qui se glissent à l'intérieur pour regarder par-dessus l'épaule du contrôleur des opérations devant ses écrans.

– Gauche dix, haut six ! crie quelqu'un.

– On dirait une écouteille, dit quelqu'un d'autre. (De curieux contours blêmes ondoient sur l'écran.) Donnez-moi un peu plus de lumière là-dessus...

Tout le monde se tait pendant un moment.

– Ça déconne, dit un des ingénieurs, un gars sec et nerveux originaire du Nouveau-Mexique et dont Cooper se souvient vaguement qu'il s'appelle Norm.

Le grand écran de télévision au milieu montre une surface plate émergeant d'un monceau gris de boue

abyssale. Une ouverture rectangulaire aux bords arrondis apparaît, béante – une écoutille ? – et il y a quelque chose de blanc qui sort d'un cylindre couché en travers. Le cylindre ressemble à une manche. Brusquement, Cooper comprend ce qu'il voit : une écoutille ouverte dans le massif d'un sous-marin, les restes d'un marin réduit à l'état de squelette, moitié dedans, moitié dehors.

– Ces pauvres gars ont dû vouloir sortir à la nage quand ils se sont rendu compte que la salle des torpilles était inondée, dit une voix venue du fond de la pièce. (Cooper se retourne. C'est Davis, qui parvient encore à ressembler à un officier de marine bien qu'il soit en civil.) C'est probablement ce qui a sauvé la coque épaisse : l'écoutille de secours était déjà ouverte et le bateau était totalement inondé avant de se précipiter vers les profondeurs.

Cooper frissonne, les yeux sur l'écran. *Considère Phlebas*¹, se dit-il, en se torturant la cervelle pour retrouver le reste du poème.

– Okay, et est-ce qu'on voit le point d'impact ? (C'est Duke, toujours très professionnel.) J'ai besoin de savoir si on peut mettre la machine en route.

Ça s'agite. L'objectif de la caméra pivote à toute allure, en prenant toute la longueur du sous-marin classe hôtel. À cette profondeur, l'eau est limpide en général et les projecteurs de la barge éclairent sans pitié l'épave, depuis l'écoutille soufflée dans le massif jusqu'à l'énorme entaille sur le côté de la salle des torpilles. Le sous-marin gît sur le flanc comme s'il se reposait et il y a peu de dégâts visibles pour l'œil inexpérimenté de Cooper. Une écoutille plus grande bée à l'avant du massif.

1. « Ô toi qui tournes le gouvernail et regardes au vent, Considère Phlebas qui fut jadis aussi beau et aussi grand que toi... » *La Terre vaine*, IV, de T.S. Eliot, 1922, traduction de Pierre Leyris, 1947 (N.d.T.).

– C’est quoi, ça ? demande-t-il en pointant le doigt.

Le jeune Steve suit la direction du doigt.

– On dirait que le tube lance-torpilles numéro deux est ouvert, dit-il. (Le classe Hôtel est un « boomer », un sous-marin lance-missiles – un des premiers diesels-électriques. Il ne transportait que deux missiles nucléaires et devait refaire surface pour tirer.) Espérons qu’ils n’ont pas roulé pendant qu’ils coulaient : s’ils ont perdu l’oiseau, il a pu aller se poser n’importe où.

– N’importe où..., répète Cooper en clignant des yeux.

– Okay, on se met à la verticale ! braille Duke en complétant manifestement son évaluation de la situation. On a du mauvais temps qui s’annonce, alors au boulot !

Pendant la demi-heure qui suit, la salle de contrôle devient une maison de fous sous contrôle avec des ingénieurs et des contrôleurs de plongée penchés sur leurs consoles et marmonnant dans les micros. Personne n’a encore jamais fait ça : manœuvrer une pince de trois mille tonnes en position au-dessus d’un sous-marin englouti à cinq kilomètres sous la surface alors qu’une tempête se prépare. À Moscou, les contrôleurs des marins du chalutier espion à l’horizon doivent être convaincus qu’ils ont de nouveau picolé l’antigel avec leur histoire de supertechnologie capitaliste bizarroïde venue leur piquer leur soum englouti.

La tension monte dans la salle de contrôle. Cooper regarde par-dessus l’épaule de Steve pendant que le gosse tripote sa *joystick* en faisant preuve d’une aptitude occulte à changer de caméras pour faire pression sur les énormes bras mécaniques, permettant aux opérateurs de les déployer et de les positionner près de la coque. Enfin, le moment arrive.

– Arrêtez pour vider les cylindres, annonce Duke. Allez-y, videz !

Dix cylindres boulonnés sur la pince crachent des flots de bulles argentées : les pistons se remettent en

place, propulsés par une colonne de cinq kilomètres d'eau de mer, resserrant les énormes crampons autour de la coque du sous-marin. Ils mordent dans la boue, soulevant un nuage gris qui obscurcit tout pendant un moment. Les manomètres pivotent lentement, indiquant la position des mâchoires.

– Correct sur pairs de deux à six, bizarre sur impairs de un à sept. Incomplet sur neuf et huit, rien sur dix.

L'atmosphère est électrique. Sept griffes se sont solidement repliées autour de la coque du sous-marin : deux sont dans le vide et une paraît avoir raté son but. Duke regarde Cooper.

– C'est quand vous voudrez.

– Vous pouvez le soulever ? demande Cooper.

– Je le crois, répond Duke, le visage sombre. On verra quand on l'aura sorti de la vase.

– Allons voir là- haut, suggère Cooper et Duke hoche la tête.

Le capitaine peut dire « oui » ou « non », il a le dernier mot... c'est son bateau qui trinquera s'ils font un mauvais choix.

Cinq minutes plus tard, ils ont la réponse.

– Allez-y, ordonne le skipper d'un ton sans appel. On est là pour ça.

Il est sur le pont à cause du gros temps qui menace et de la présence des autres bateaux – un deuxième chalutier russe vient d'apparaître – mais sa hâte est évidente.

– Okay, vous avez entendu ce qu'il a dit.

Cinq minutes plus tard, une légère vibration secoue la surface de la cale. Clementine a vidé son ballast, disséminant mille tonnes de plomb sur le fond de l'océan autour du sous-marin. Les caméras ne montrent rien qu'un brouillard gris pendant un moment. Puis le tube de forage visible par la fenêtre de la salle de contrôle commence à bouger, et remonte lentement, centimètre par centimètre.